



NANCY

# Huston LEILA Sebbar

**LETTRES  
PARISIENNES**

**HISTOIRES D'EXIL**

DOCUMENT





Deux femmes s'écrivent. De Paris à Paris.

L'une est née au Canada anglais, l'autre dans l'Algérie française. Elles quittent le pays natal vers vingt ans pour la France, la langue et l'université françaises, Paris. Pour l'une c'est une rupture radicale, pour l'autre c'est à peine un déplacement géographique... jusqu'au moment où elles se demandent si elles sont en exil, dix ou quinze années plus tard. La première dit que non, la seconde dit que oui. Alors, elles s'écrivent. Décident de s'écrire des lettres sur l'exil.

Elles habitent la même ville, Paris, et se connaissent depuis bientôt dix ans. Elles se voient pour travailler avec d'autres femmes. Elles pourraient se voir plus souvent mais ne le font pas. Si elles se téléphonent, ce n'est pas pour bavarder... c'est rapide, efficace.

La première fois, elles se sont rencontrées dans une brasserie, à cause des petites filles..., pour un travail collectif sur l'éducation des filles — et presque aussitôt, elles ont fait un journal avec des femmes : *Histoires d'elles* de 1977 à 1980. Trois années particulières, dans un élan unique. En marge, elles aimaient la marge, un autre exil, joyeux et subversif. Elles ont écrit dans *Sorcières*, une revue de femmes, littéraire et singulière, *Les Cahiers du GRIF*, une revue de recherches féministes, chacune reconnaissant à l'autre sa voix, sa gravité, ses travers. Elles ont écrit et publié ailleurs, parallèlement, des essais, des récits, des romans.

Proches et à distance.

Un jour de l'année 1983, après les difficultés et les

désarrois du mouvement des femmes, elles veulent s'écrire, se parler de l'exil. Pour la première fois, elles se parlent d'elles, seule à seule, par lettres, sachant bien que cette correspondance ne sera pas secrète et que d'autres la liront : dans l'histoire d'une vie il est toujours question de l'exil, réel ou imaginaire.

Deux femmes s'écrivent parce que raconter, autopsier l'exil, c'est parler d'enfance et d'amour, de livres, de vie quotidienne, mais aussi de la langue, de la terre, de l'âme...

## Lettre II

*Paris, le 2 juin 1983*

Chère Leïla,

Contrairement à toi, je n'écris pour ainsi dire jamais dans les cafés, et cela par principe (certainement lié à mon « exil » à moi) : j'aurais peur de ressembler à une « Américaine à Paris », une de ces jeunes femmes qui me ressemblent trop, justement, avec leurs yeux si bleus et leur peau si maladivement saine, et que je vois attablées aux terrasses en train de griffonner ostensiblement dans leur journal intime (« Aujourd'hui : *Mona Lisa* ») ou de remplir des aérogrammes (« Cher John, le croirais-tu ?, je t'écris depuis une terrasse de café à Montparnasse ! »)... Toi, tu ne risques pas de tomber dans ce cliché-là... Mais pourquoi ? Est-ce que tu porterais ton appartenance au Vieux Monde sur le visage, sur le corps ? C'est assez énigmatique... De même, ça a toujours été un mystère pour moi que les blue-jeans des Américains les trahissent en tant que tels, alors que des millions de jeunes Européens portent des blue-jeans eux aussi. Moi, je n'en porte pas. Et j'ai tendance à fuir ces créatures qui sillonnent Paris avec leur sac à dos en tissu bleu synthétique : s'ils me demandent en anglais leur chemin, je leur réponds presque en chuchotant pour qu'on ne puisse pas,

encore une fois, m'épingler comme « une de ces Américaines qui parlent fort ».

D'abord parce que je ne suis *pas* une Américaine. Il y a un dicton qui dit : « En général, il est impossible de distinguer un Américain d'un Canadien. La seule façon de repérer le Canadien, c'est de lui dire cela. » En effet, nous autres Canadiens anglais détestons être assimilés à nos voisins du Sud précisément parce que ceux-ci nous sont tellement proches : nous parlons la même langue qu'eux, nos médias et nos programmes scolaires sont envahis par leur culture bruyante et impérialiste ; nous faisons de notre mieux pour leur résister et pour définir notre spécificité par rapport à eux. Mais c'est toujours « par rapport » : et 90 % de la population canadienne est concentrée à moins de cent cinquante kilomètres de la frontière américaine ; certes, il y fait moins froid que plus au nord, mais quand même, c'est dire.

Même en admettant qu'à toutes fins utiles je sois américaine, c'est-à-dire née et élevée en Amérique du Nord, ce continent anglo-saxon, riche et irrémédiablement moderne, je ne voudrais pas être repérée comme une « Américaine à Paris » ; les connotations de cette épithète me sont trop étrangères : bohème chère, vacances chics, épatement, éclatement, flâneries fières le long des quais de la Seine, familiarité snob avec les vins des différentes régions (savais-tu que le mot français de « connaisseur » est repris tel quel par la langue anglaise?)... Parce que je ne suis *pas* francophile. Depuis que je vis en France, je me suis presque fait un point d'honneur de ne *pas* apprendre à distinguer un bourgogne d'un bordeaux, de ne *pas* connaître le nom de tous les fromages, de ne *pas* visiter tous les châteaux de la Loire. La raison de ma présence ici, de mon exil volontaire, se situe sur un autre plan... que je vais tenter de définir, peu à peu, avec toi.

Tu me connais depuis si longtemps que tu ne remarques probablement plus mon accent. Il n'en va pas de même du premier passant dans la rue. Quand

j'essaie de décourager un dragueur, par exemple, ma prononciation imparfaite devient un prétexte pour relancer la conversation : « Ah ! Vous êtes anglaise ? C'est votre premier séjour à Paris ? » L'autre jour, distraite, j'ai déposé trop ou trop peu de monnaie à la caisse d'un tabac ; une cliente française m'est venue immédiatement en aide en traduisant : « *Seventeen francs and forty centimes* » ; il ne me restait qu'à la remercier et à m'en aller, penaude.

Or ça fait dix ans que je suis là. Je me souviens, petite, d'avoir trouvé pitoyable qu'un vieil ami hollandais de mes parents ne sût toujours pas prononcer correctement le *r* anglais. Après tout, il n'avait qu'à imiter ses propres enfants ! A part moi, je l'accusais de mauvaise volonté : les adultes me semblaient par définition supérieurs en tout aux enfants et je ne pouvais pas admettre que l'apprentissage des langues fasse exception à cette règle.

Maintenant, mon accent à moi aussi est là, inextirpable ; je sais que je ne m'en débarrasserai jamais. Il devient plus fort quand je suis nerveuse, quand je parle à des inconnus, quand je dois laisser un message sur un répondeur, quand je prends la parole en public. Si j'écoute ma voix enregistrée au magnétophone, j'entends exactement *quels* sons je déforme. Mais rien n'y fait, j'ai appris le français trop longtemps après ma langue maternelle ; il ne sera jamais pour moi une deuxième mère, mais toujours une marâtre. (Il m'est arrivé d'entendre mes propres textes en français lus à haute voix par d'autres et d'être frappée de ce que ces mots que j'avais pensés et écrits avec un accent pouvaient être dits avec une prononciation impeccable... Ça ressemblait à du vrai français !)

Mais mon accent, au fond, j'y tiens. Il traduit la friction entre moi-même et la société qui m'entoure, et cette friction m'est plus que précieuse, indispensable. Bien que j'aie désormais la double nationalité, canadienne et française, bien que j'aie donné naissance à



une fille qui, elle, sera française jusqu'au bout des ongles et parlera sans accent, je n'ai aucune envie de me sentir, moi, française authentique, de faire semblant d'être née dans ce pays, de revendiquer comme mien son héritage. Je n'aspire pas, en d'autres termes, à être vraiment *naturalisée*. Ce qui m'importe et m'intéresse, c'est le culturel et non le naturel. Enfant au Canada, et plus tard adolescente aux Etats-Unis, j'avais le sentiment que tout y était (par trop) naturel. Vivre à l'étranger m'a permis d'avoir, vis-à-vis du pays d'origine et du pays d'adoption, un petit recul critique : je les perçois l'un et l'autre comme des *cultures*. La même chose vaut pour la langue : ce n'est qu'à partir du moment où plus rien n'allait de soi — ni le vocabulaire, ni la syntaxe, ni surtout le style —, à partir du moment où était aboli le faux naturel de la langue maternelle, que j'ai trouvé des choses à dire. Ma « venue à l'écriture » est intrinsèquement liée à la langue française. Non pas que je la trouve plus belle ni plus expressive que la langue anglaise, mais, étrangère, elle est suffisamment *étrange* pour stimuler ma curiosité. (Encore aujourd'hui, si je dois faire un article en anglais, je le rédige d'abord en français pour le traduire ensuite : perversion peut-être, perte de temps sans doute, mais sans cela j'aurais l'impression de me noyer dans des évidences trompeuses.)

Tu dis que je sais assimiler et utiliser des « codes »... C'est vrai que j'ai été très séduite, au début de mon séjour ici (qui ne devait être qu'un « séjour », une année d'études universitaires), par les discours qui pullulaient alors ; j'ai assisté avec avidité aux séminaires en vogue, j'ai consommé goulûment quantité de livres et de revues théoriques, j'ai avalé les textes de Barthes et de Lacan avec, non pas le lait maternel, mais le lait de cette marâtre qu'était pour moi la langue française ; c'est à travers eux que j'ai perfectionné ma connaissance du subjonctif. En même temps, j'étais ahurie par la « servilité » que suscitaient autour d'eux ces maîtres

penseurs. Même si je l'avais voulu, je n'aurais jamais pu me glisser dans une de ces chapelles, devenir la disciple fervente d'une de ces divinités intellectuelles — parce que, de l'autre côté de l'Océan et toujours présente dans ma tête, il y avait l'Amérique du Nord. Les concepts que j'apprenais ici n'étaient pas recevables là-bas ; ils m'abandonnaient, avec la langue, chaque fois que je décollais d'Orly... et *heureusement*. Je me souviendrai toujours d'un certain matin où je me suis réveillée dans un loft new-yorkais, dans les bras d'un homme avec qui l'amour la veille m'avait fait défaillir de joie ; je me suis dit en anglais : « Pourtant Lacan prétend qu'il n'y a pas de rapport sexuel » — et j'ai ri tout haut, follement heureuse de trouver cette idée parfaitement imbécile dans mon contexte américain.

Ce qui m'a toujours impressionnée chez toi, c'est que tu parviennes à parler et à écrire le français *comme* une langue étrangère. Tu sembles avoir une allergie pour la rhétorique académique, les lieux communs en tout genre : combien de fois, à *Histoires d'elles* ou ailleurs, je t'ai entendue dire par exemple : « Je me sens interpellée, comme on dit, euh, interpellée très fort, très, très interpellée » — pour te moquer des expressions qui étaient justement à la mode.

Comment se fait-il que tu aies su éviter ces pièges de ce que tu appelles la culture dominante (qui était quand même celle de ta mère) et t'inventer une langue si fraîche, si personnelle, un idiome à la fois libre et précis ? Les aller-retour fréquents au pays d'origine qui m'aident à maintenir la France en perspective n'ont pas pu jouer ce rôle pour toi : ta vie est vraiment divisée en deux (première moitié Algérie, deuxième moitié France)... Comment fais-tu, alors, pour garder tes distances ? Quel effet a produit sur toi le premier retour en Algérie l'année dernière ? Il faudrait que nous disions, l'une et l'autre, la bizarrerie qu'il y a à « rentrer chez soi » en touriste...

### Lettre III

Paris, le 4 juin 1983

Nancy,

C'est à ma table que j'écris, cette fois. Une table ronde cernée à droite de panneaux surchargés d'images, de photographies de presse, de cartes postales, de portraits de la Sabine et de la Marianne des timbres français, de textes et de fiches dont je ne te dirai pas le détail, de cartons plats de plumes Sergent-Major, de plaquettes de minuscules boutons de mercerie, de tes chameaux envoyés ou rapportés des U.S.A., d'une reproduction de tombeau mauresque ancien, d'un portrait photographique de D. dont la beauté m'émeut toujours et, à gauche, des tables mobiles où s'empilent des chemises qu'il faut toujours classer, des livres à lire et des photos exposées provisoirement pour le travail du moment (exposées à mes yeux seuls : photos de guerre, de massacres, d'exode, Algérie, Afrique noire, Liban, Viêt-nam)..., juste à portée du regard, le jardin de Manet, celui que je t'ai envoyé il y a quelques jours, au-dessous du visage casqué d'un soldat en armes. Sur la table, des papiers alignés, divers, désordonnés et la photo double page sur papier glacé d'un enterrement arabe... Ce qui m'étonne, à l'instant où je t'écris, dans ce lieu précis, c'est que je

puisse le faire, alors que je pensais ne pouvoir écrire de l'exil que dehors, dans l'anonymat des lieux publics dont je te parlais, qui peuvent être du désert ou Babel suivant le besoin et l'humeur... Mais le téléphone sonne, on sonne à la porte, les enfants entrent en turbulence et je bascule. J'aurais beau fermer la porte, m'enfermer, me coller à ma table, à ma chaise, leurs cris, leurs voix m'ancrent et m'enfoncent dans le quotidien domestique, dans une réalité qui me tient ici à ce béton, à ce quartier, à cette rue, à cette maison où je n'ai pas de refuge géographique qui me sépare et me protège... Je sais que je vais poser mon stylo et ranger les feuilles dans la chemise des lettres, pour t'écrire quand je serai seule et ailleurs.

Ces lettres, je les écrirai je crois toujours dehors... Et puis ma mythologie affichée, même si je suis la seule à la voir et si elle m'est nécessaire, vitale, me pèse là maintenant... Heureusement, je n'écris pas à la machine.

Le 7 juin

Tu vois, tu l'éprouveras avec Léa, et peut-être déjà avec son frère et elle, les enfants, la maison, le quotidien m'ont tenue jusqu'à ces 2 heures où je t'écris de *La Coupole*, sur le beau papier à l'effigie de *La Coupole* avec femme 1920 nue assise comme un modèle au milieu de palettes et de livres..., sur fond de coupole stylisée — je n'y reconnais pas une coupole mauresque — et, au-dessous, « Bar américain » me fait rire à cause de ce que tu disais dans ta lettre : ton horreur d'être « une Américaine à Paris », du stéréotype que je ne redoute pas comme toi lorsque j'écris dans une brasserie, lettres au même, toujours lui, j'aime aussi lui écrire des cafés, des gares et des hôtels ; nouvelles, notes prises à la hâte... Je pense toujours que si je perdais mon stylo-plume, un Parker, le même depuis plus

de dix ans... Chaque fois que je crois l'avoir perdu, j'entre en hystérie et je me sens la force et la violence de tuer, vraiment, même un enfant... D'ailleurs, dans ces cas-là, c'est presque toujours un enfant que je soupçonne. Je l'ai jusqu'ici retrouvé. Tu sais que j'ai été choquée de ta lettre tapée à la machine. Je ne sais pas pourquoi, j'étais sûre que j'allais recevoir une lettre écrite à la main, à l'encre verte, tu écris tes cartes à l'encre verte, de ta si jolie et si régulière écriture; tu as seulement signé ton prénom non pas de ta plume, au stylo-bille... Je me trompe, en vérifiant, tu as corrigé les fautes de frappe au stylo-bille bleu pâle et ton prénom est aussi tapé à la machine, comme l'en-tête. Je ne sais pourquoi, je tiens si farouchement à cet archaïsme: tout écrire au stylo-plume. Je ne tape pas à la machine, je ne sais pas et je n'apprends pas malgré toutes les méthodes rapides. Je dis toujours que, comme mon horreur du four à gaz où la flamme moderne saute (mais là je suis encore dans les années cinquante..., je n'arrive même pas à penser à un four électrique ultra-moderne), ma méfiance des répondeurs automatiques et de tout ce qui est électronique tient à mon double état de femme et de sous-développée déplacée dans le monde moderne occidental, à la pointe de la technologie... Mais j'affirme en même temps, à qui pourrait me croire, que lorsque j'aurai chez moi une machine électronique, je saurai, comme par miracle, taper sans avoir appris et le texte jaillira lumineux sur l'écran... Mais comment me croire?

La mobilité du stylo-plume me plaît infiniment. On peut avoir en poche un stylo, un peu de papier, et n'importe où on sera à la fois prêt à écrire et prêt à partir. Le passage à la machine me fait peur, ça me paraît si lourd, si contraignant... C'est une autre matérialité, une autre pratique, d'autres rites. C'est trop abstrait, je crois. J'ai besoin d'une attache visible, manuelle à la lettre, au mot, au texte qui s'écrit; c'est ma terre au fond et si je devais passer par la machine,

les touches, le mot qui se forme à coups successifs qu'il faut vérifier sur le papier et corriger par des mouvements de mécanique, je me sentrais une fois de plus *dénaturée*. Je crois l'avoir été suffisamment dans les passages de l'une à l'autre culture, d'un pays à l'autre, d'une langue de l'école et de ma mère à l'autre langue que je n'ai pas apprise, que je n'ai pas voulu apprendre ni pratiquer, ni lire ni écrire, que je veux toujours *seulement* entendre. Car ce que je sais, après tant d'années de pratiques multiples de la langue maternelle, le français, c'est que si j'avais su l'arabe, la langue de mon père, la langue de l'*indigène*, la parler, la lire, l'écrire..., je n'aurais pas écrit. De cela je suis sûre aujourd'hui. Si j'étais restée dans le pays de mon père, mon pays natal avec lequel j'ai une histoire si ambiguë, je n'aurais pas écrit, parce que faire ce choix-là, c'était faire corps avec une terre, une langue, et si on fait corps, on est si près qu'on n'a plus de regard ni d'oreille et on n'écrit pas, on n'est pas en position d'écrire. Tu parlais dans la fin de ta lettre de « rentrer chez soi », de retour au pays natal. Tu vois, j'ai différé la réponse jusqu'à cette page et je ne me sens pas la force d'en parler en fin de lettre; tu veux bien qu'on en parle la prochaine fois. Ce que j'aime dans une lettre, c'est l'absolue liberté d'écrire, de répondre ou non, de reprendre ou pas, tel ou tel point de la lettre reçue, de revenir sur ce qui tient à cœur, même si ce n'est pas le sujet... Ces reprises comme en couture, ces raccommodages dont parlait Dani, ces digressions à l'infini, ces bavardages qu'on aimait tellement dans les réunions de femmes pour *Histoires d'elles* surtout et qui n'excluaient pas le sérieux, la gravité. L'humour, le rire, la sagesse, tout cela se liait chez toi, dans ces réunions de travail.

Je te reparlerai du retour au pays natal..., mais toi avant...

LEILA.



## Lettre IV

Paris, le 16 juin 1983

Chère Leïla,

Si je t'envoie des lettres dactylographiées, tu ne dois pas t'en offenser : pour moi la machine à écrire n'a rien d'impersonnel, elle sert simplement à me convaincre que ce que je fais a quelque chose à voir avec *écrire*. A vrai dire, je ne tape rien directement à la machine, même pas les lettres ; moi aussi, je tiens (dans un premier temps) à ce reflet des méandres de mon esprit qu'est la page manuscrite, avec ses ratures et ses reprises, ses flèches et ses faiblesses. Mais elle me semble justement *trop* faible, trop ténue, trop vulnérable ; la taper ensuite lui confère une (sans doute illusoire) consistance. J'ai peur, je crois, de tout ce qui est épars, flottant et impossible à fixer — c'est pourquoi je ne note pas (comme le ferait un « vrai écrivain ») les choses qui me passent par la tête quand je suis dehors ; il me semble que je n'arriverais jamais à y mettre de l'ordre... Je ne transporte jamais avec moi un attirail d'écrivain, même minimal. Une maîtresse d'école de mon enfance aimait à dire : « Un menuisier ne se déplace jamais sans marteau, un écolier ne doit pas se déplacer sans stylo » : cette sagesse stupide m'a agacée, et du coup je me retrouve une fois sur deux sans

stylo quand j'en aurais besoin. Loin d'avoir, comme toi, un stylo fétiche, j'écris avec les outils les moins chers et les plus anonymes, de préférence des feutres verts ou noirs, parce que ça glisse bien et que c'est propre ; mais je les égare et je dois en racheter sans arrêt... C'est peut-être l'*ostentation* de l'écrivain que je cherche à éviter ainsi. (Le comble, dans le genre, a été atteint un jour à San Francisco quand j'ai vu un type installé à la terrasse d'un café littéraire célèbre, en train de taper furieusement sur sa machine à écrire..., comme quoi celle-ci peut signifier tout ce qu'on veut!)

Si ce sont les lieux publics qui incarnent et maintiennent en vie pour toi l'« exil », à l'écart de la vie familiale, du domicile conjugal dans lequel tu ne peux qu'être une Française somme toute conventionnelle, chez moi, c'est un studio qui remplit la même fonction : chaque matin, je quitte la « maison de M. » (que j'appelle toujours ainsi, même si j'y passe presque toutes mes nuits depuis quatre ans) pour venir dans « ma maison » à un quart d'heure de marche. J'y suis seule la plupart du temps, je m'y sens tout à fait chez moi, et pourtant toujours un peu dépaysée. C'est sûrement une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de vivre dans le Marais, l'un des quartiers les plus bigarés de Paris : ici, mon « étrangéité » ne peut jamais s'effacer, ne serait-ce que parce que les commerçants parlent entre eux des langues que je ne comprends pas (l'arabe et le yiddish) et parce que les magasins sont fermés selon des horaires insolites. Depuis six ans maintenant que j'habite la rue des Rosiers, j'ai bien sûr fait des connaissances : je peux bavarder avec mon boulanger ou mon kiosquier (sur tout sauf des sujets politiques) ; la concierge et certaines voisines me demandent régulièrement des nouvelles de ma fille ; mais il est clair que je ne fais pas partie de leur monde. On se sourit, on se rend des petits services, et ça s'arrête là. Eux aussi sont expatriés, d'une façon ou d'une autre — souvent ils « rentrent » en Israël ou au

Maroc pendant l'été —, mais à Paris ils forment entre eux une communauté, avec tout ce que ce mot implique d'habitudes familières et de contraintes. Je regarde cela avec une nostalgie difficilement explicable — car même dans mon enfance je ne l'ai pas connu, ce sentiment de « famille élargie » — et en même temps je suis contente de le côtoyer sans y être impliquée.

Parfois, l'on me demande si je ne souhaiterais pas un jour « rentrer chez moi », et quand je réponds que je n'ai plus d'autre chez moi que Paris, on est éberlué. J'essaie d'expliquer : je n'ai vécu dans aucune autre ville aussi longtemps (le record a été battu il y a trois ans déjà) ; je n'ai jamais vécu là où habitent maintenant ma mère et mon père (ce n'est d'ailleurs pas la même ville ni le même pays) ; pendant les neuf ans qu'a duré leur mariage, ils ont déménagé dix-huit fois (c'était l'une des raisons du divorce) ; j'ai quitté mon pays natal il y a quinze ans maintenant, c'est-à-dire la moitié de ma vie... Non. On ne comprend toujours pas. Pour un Européen, il est inconcevable que l'on ne ressente pas, loin de chez soi, le « mal du pays » et *a fortiori* que l'on n'ait pas de pays pour lequel le ressentir. J'envie parfois leur attachement à leur province ou à leur patrie ; j'envie aussi les « vrais » exilés, ceux qui disent aimer passionnément leur pays d'origine, sans pouvoir pour des raisons politiques ou économiques y vivre ; dans ces moments, mon exil à moi me semble superficiel, capricieux, individualiste..., mais il n'en est pas moins réel, et de plus en plus réel à mesure que le temps passe.

Comment t'expliquer, à toi qui as grandi au sein d'une civilisation ancienne pour passer ensuite dans une autre, toi qui n'as jamais mis les pieds au « Nouveau Monde », l'absence d'attaches qui est là-bas la règle plutôt que l'exception ? Dans la province d'Alberta où je suis née, on vante une église ou un bâtiment public comme « historique » s'il date du début du <sup>xx</sup>e siècle. Tout le monde est exotique en Amérique,

surtout les indigènes (qu'on met dans des réserves pour protéger leur exotisme). Tout le monde a des arrière-grands-parents venus d'ailleurs et des souvenirs de leurs sagas. Changer de ville, d'emploi, de parti politique ou de persuasion religieuse est aussi facile que de changer de chemise.

Vu cet état des choses, il est assez paradoxal que, de tous les peuples du globe, ce soient les Américains qui affirment avec le plus d'arrogance et de suffisance leur identité nationale, comme si le fait d'être né là-bas était en soi une vertu. On le voit souvent au cinéma, dans des films aussi différents que *Ninotchka* et *Mission* : « Je suis un citoyen américain, vous ne pouvez pas me faire cela ! » Et, n'étant pas entourée de toutes parts par des pays à langues différentes, l'Amérique, malgré son héritage polyglotte, est convaincue que la langue anglaise est universelle ou devrait l'être. C'est pourquoi, dans les cafés européens, les touristes américains n'essaient pas de traduire leurs demandes quand ils voient qu'elles restent incomprises, mais les répètent d'une voix plus forte : « *I said a HAM SANDWICH!* » Je rougis chaque fois que cela se produit ; je rougis de comprendre et d'appartenir à un peuple si peu compréhensif. Du reste — à propos de crier fort —, je trouve que vivre à l'étranger m'a civilisée. Non pas parce que la France est un pays plus civilisé que l'Amérique (ce qui est sans doute vrai), mais parce qu'il y a toujours quelque chose de ridicule à s'emporter dans une langue étrangère : l'accent s'empire, le débit s'emballe et achoppe, on n'arrive pas à vraiment « gueuler », à vraiment « se défouler », on emploie les jurons à tort et à travers — et, du coup, on doit s'ingénier à trouver des moyens plus raffinés pour exprimer sa colère... J'ai l'air bien hostile à l'égard de l'Amérique du Nord, mais en fait c'est plus complexe que ça. Retourner là-bas, pour moi, c'est rencontrer l'Ambivalence en personne...

L'expérience comporte plusieurs étapes. Quand,

après un an ou deux d'absence, je descends d'avion à Montréal, à Boston ou à New York, il y a toujours une mince épaisseur d'étrangeté au tout début : je perçois mon propre pays comme un pays étranger — ou plutôt, j'éprouve la sensation troublante, comme dans un rêve, que tout m'y est absolument familier et dans un temps légèrement « déplacé ». Cette sensation dure très peu de temps, quelques jours tout au plus. Elle est remplacée par l'étouffement. Je commence à « faire corps », comme tu le dis si bien, avec cette langue maternelle et avec cette mère patrie. Tout en elles m'étouffe, toutes les nuances de niaiserie depuis les prévisions météorologiques à la radio jusqu'aux conversations dans la rue. Je comprends trop bien, ça me colle à la peau : c'est moi — le moi que j'ai fui —, ce sont toutes les platitudes de mon enfance dans les Prairies plates, les mêmes inanités religieuses, les mêmes chansons débiles — et je panique. Là, pour le coup, j'ai le mal du pays, mais comme on dit le mal de mer : mon pays me donne la nausée.

Cette période s'achève généralement au bout d'une quinzaine de jours. Ensuite je deviens plus raisonnable. Je me rends compte qu'ici aussi il y a des gens merveilleux, une littérature qui s'écrit et que je ne lis plus, une vie musicale plus riche qu'en France... Je me détends, mon humeur massacrant se dissipe, je rends visite aux parents et aux amis, je les embrasse avec une tristesse sincère (ça, c'est le pire : toujours renouveler l'amitié et l'amour, toujours rouvrir les portes en sachant qu'elles se refermeront aussitôt après, rouvrir et refermer à l'infini)..., et je m'en vais. Et dans l'avion — les avions décollent invariablement en fin d'après-midi, et au-dessus de l'Océan il y a des crépuscules d'une beauté déchirante — je pleure. Je pleure d'avoir à quitter ces êtres qui me connaissent et me comprennent, au fond, mieux que les Français ne le feront jamais ; je pleure l'immense, l'incomparable ciel canadien ; je pleure la langue anglaise qui m'a accueillie

avec tant de naturel, qui a coulé de mes lèvres avec tant de facilité ; je pleure mes parents qui vieilliront encore alors que je ne serai pas là ; je pleure mes petits frères et sœurs qui ne sont plus petits et que je ne connais plus ; je pleure d'être la femme têtue et prétentieuse que je me semble alors, la femme sans cœur qui a tout balancé pour aller s'éclater à Paris.

De retour à Roissy, je hais la France. L'accent des Parisiens (surtout par contraste avec celui des Québécois) est grinçant, pincé et snob. Les gestes, les regards, tout est à l'avenant : assise à une terrasse de café, je me rends compte que je ne pourrai plus étendre mes jambes de la même façon qu'en Amérique et je suis envahie d'un ressentiment sans bornes... La petitesse et les rudoiments des commerçants français, venant après la bonhomie indiscriminée des Américains, me révoltent et me donnent envie de taper — même si je sais que cette même bonhomie me semblera gratuite, exagérée et tout aussi révoltante dès que je retournerai aux États-Unis...

Bref, ce n'est pas pour moi une chose joyeuse que l'aller-retour d'un pays à l'autre. Je ne fais pas partie du *jet-set*, cette population apatride qui vit la transition d'un monde à l'autre dans l'allégresse, la légèreté. Pour moi c'est *lourd*, et j'en veux aux avions qui effectuent le trajet en sept heures comme si de rien n'était : il me faudrait au moins les sept jours du bateau pour me préparer au « choc des deux cultures », comme nous disons dans ma langue.

NANCY.



## Lettre VI

Ardenais, le 5 juillet 1983

Chère Leïla,

Cela fait toujours rire les Français, je n'ai pas encore compris tout à fait pourquoi, l'idée qu'une Canadienne puisse être berrichonne. (Pourtant l'accent d'ici ressemble un peu au québécois, même s'il est invraisemblable qu'il y ait eu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une émigration depuis cette province sans la moindre côte maritime.) Bien sûr, je ne me sens pas authentiquement berrichonne, pas plus qu'authentiquement parisienne, mais il se trouve que par une série de coïncidences je suis toujours venue ici pour mes vacances, quasiment depuis que je suis en France. Le premier homme avec qui j'ai vécu à Paris était de Bourges et ses parents avaient une petite maison à une trentaine de kilomètres au sud de la ville. C'était déjà une coïncidence, parce que moi aussi j'avais eu, quand j'étais étudiante à New York, une « passion passagère » pour George Sand; j'avais écrit un long devoir sur elle (il me semble que j'ai lu *Indiana* à l'époque, mais je n'en garde aucun souvenir); j'avais même essayé d'écrire une pièce de théâtre sur son séjour à Venise avec le maladif Musset (elle était tombée amoureuse du médecin italien qui le soignait)! C'est donc avec émoi

que je suis allée pour la première fois à Nohant (je me souviens d'avoir pris en photo une drôle de pancarte à l'entrée du village: « Nohant O » — comme si le nom s'était transformé en Néant) et que j'ai visité le château où elle avait vécu, petite fille, avec sa grand-mère, et reçu, adulte, tant de visiteurs prestigieux.

(Après, puisque l'homme avec qui je vivais était gauchiste, j'ai compris qu'il ne fallait pas aimer George Sand parce que c'était une grande bourgeoise; et plus tard, le mouvement des femmes m'a appris qu'il ne fallait pas aimer George Sand parce qu'elle était individualiste et opportuniste, ayant travesti son sexe afin d'écrire... Maintenant que j'ai plus de distance vis-à-vis des moralismes gauchiste et féministe, je devrais peut-être relire George Sand pour voir si oui ou non je peux l'aimer, toute seule comme une grande.)

Bref, deuxième coïncidence: en 1979, je rencontre M. et il s'avère qu'il a une maison de campagne située à quinze kilomètres de l'autre, que certains de mes nouveaux voisins connaissent mes voisins d'avant, etc. C'était cocasse, le premier été que nous avons passé ici: un homme de l'Europe de l'Est et une femme de l'Amérique du Nord qui se disputaient pour savoir lequel d'entre eux était le plus berrichon: mots de patois, boudin chaud vs boudin froid, pâté de pommes de terre vs galette de pommes de terre, et j'en passe.

Nous avons tous les deux la nationalité française et nous n'avons jamais parlé que le français entre nous; c'est notre langue d'amour mais aussi notre langue d'écriture, nous faisons tous les deux des fautes mais pas les mêmes, ainsi nous pouvons nous corriger l'un l'autre; nos accents sont très différents, surtout nos *r*, que j'ai tendance à racler exagérément alors que lui les roule, au contraire, sur le palais... Ça m'impressionne de penser qu'on peut rêver côte à côte dans deux autres langues, pour se réveiller et se raconter nos rêves dans une troisième, commune.

Il est certain que l'«étrangéité» joue un rôle dans notre entente — je ne dirais pas dans notre attirance l'un pour l'autre car ce n'est pas d'exotisme qu'il s'agit, mais d'une différence irréductible qui fait que l'autre ne sera jamais complètement connaissable. Cette différence-là ne tient pas seulement à nos langues (après tout, il parle très bien la mienne), mais à nos enfances passées dans des pays on ne peut plus dissemblables, auprès d'êtres que l'autre ne connaîtra jamais. Les mille expériences ineffables des premières années de la vie — paysages, écoles, colonies de vacances, amis, frères et sœurs, nourriture, chansons, histoires drôles —, tout cela doit être médiatisé par la langue étrangère; et même si l'on se posait des questions pour le reste de notre vie, on n'aurait pas l'impression d'avoir épuisé, l'un chez l'autre, cette richesse. C'est contre l'illusion de la *transparence* (peut-être ce que tu appelles l'«unité», la «réunification») que nous sommes protégés ainsi. Le passé qui appartient en propre à l'autre est devenu en quelque sorte l'emblème de son indépendance, de sorte que, dans la vie quotidienne non plus, nous ne cherchons pas à tout savoir, à tout prendre ni à tout donner à l'autre. *Nous sommes des étrangers*, rendus proches par je ne sais quel miracle.

Cela dit, il est certain que notre fille sera parisienne, comme le sont déjà tes deux fils. Léa est encore trop petite pour que sa socialisation m'ait entraînée dans les ornières de la normalité, inévitables mais terrifiantes: rapports obligatoires avec les parents d'élèves, système scolaire dont j'ignore tout et où ma marginalité si soigneusement préservée s'effritera forcément... Mais je me souviendrai toujours de mon accouchement «parisien». Depuis les fenêtres de la salle de travail, entre deux vagues de douleur, je pouvais contempler, au milieu d'un coucher de soleil sanglant, la tour Eiffel! Cela me paraissait incroyable; une sorte de conte de fées... Comment était-il possible que j'en sois arrivée là, moi qui suis née au pied des montagnes

Rocheuses, à vivre ce moment paroxystique avec le symbole universel de la Ville lumière sous les yeux? Qu'est-ce que j'en avais rêvé, adolescente, de la tour Eiffel! Quand, au lycée, ma prof de français montrait à la classe des photos de Paris, je lui demandais si elle avait vu tout cela de ses propres yeux. L'Arc de triomphe, vraiment? Le Moulin-Rouge? Le Louvre? Et quand elle répondait que oui, j'aurais pleuré de jalousie...

As-tu eu une époque «touristique», au tout début, quand tu es venue vivre à Paris? Moi qui ne pensais y rester qu'un an, je marchais partout, je visitais tous les quartiers, presque toutes les rues, persuadée que je ne les reverrais plus jamais. Théâtres, parcs, musées, concerts: je consommait tout sans discrimination, me disant (comme se le disent les Américains) que j'étais en train d'acquérir de l'«expérience». Curieusement, je ne pense pas que, même à l'époque, j'aie été francophile. Je n'essayais pas d'apprendre l'histoire de la culture française ni l'histoire française tout court, de comprendre à quelles institutions politiques correspondaient ces magnifiques bâtiments qui s'appelaient le Palais de Justice ou l'Assemblée nationale (tout était également magnifique, du reste, depuis le Trocadéro jusqu'au Sacré-Cœur; c'est seulement plus tard que j'ai compris qu'il fallait trouver certains monuments de mauvais goût). Je crois que ce qui me subjuguait, c'était le *monumental* à l'état pur, une sorte d'intensité produite par la superposition de plusieurs siècles sur les mêmes lieux.

Ces années-là, les premières à Paris, je tenais aussi un journal intime. En fait, j'en tiens un depuis toujours, mais à ce moment-là il était assez singulier. Pendant ma grossesse l'an dernier, j'ai voulu relire tous ces cahiers disparates afin de faire une sorte de bilan de ma vie «entre vierge et mère». (Et quel moyen ai-je trouvé pour les relire? Tu l'as deviné... je les ai tapés — près de mille pages de bavardages de jeune fille; la

preuve que la machine à écrire n'a rien de névrotique pour moi!) Le journal commence en 70, en anglais avec des entrées irrégulières, des bribes de poésie et d'états d'âme. Treize ans plus tard, il est entièrement en français et il a à peu près le même contenu, la poésie et la jeunesse en moins. Mais au milieu, vers 73-75, il y a eu un crescendo spectaculaire: je remplissais souvent dix à quinze pages par jour avec mes impressions détaillées de Paris, des gens que je rencontrais, des idées nouvelles qui m'enthousiasmaient..., et c'est précisément l'époque à laquelle s'est opéré mon changement de langue. Les entrées sont tantôt en anglais, tantôt en français; parfois la langue change d'un paragraphe à l'autre, voire à l'intérieur de la même phrase. Le processus de mutation est presque physiquement sensible à chaque page.

L'un des effets de cette mutation, c'est que les italiques ont peu à peu, elles aussi, changé de bord. Avant, c'étaient les expressions françaises dans un texte anglais que je soulignais consciencieusement, et maintenant c'est l'inverse. Autrement dit, dans les pages que j'écris maintenant, ce sont les mots de ma langue maternelle qui sautent aux yeux, eux qui sont mis en valeur, eux dont le caractère exotique est systématiquement pointé. Ne trouves-tu pas que c'est un peu... bizarre?

J'ai hâte que tu me parles de l'Algérie: de ton image de la France pendant que tu vivais là-bas, de tes amours et tes haines toutes faites à propos de ce pays. Paris devait représenter pour toi tout sauf la Ville lumière... et être représentée par tout sauf la tour Eiffel!

NANCY.

## Lettre VII

*Cargèse, le 23 juillet 1983*

Nancy,

Les cloches de l'église latine ici sonnent plusieurs fois par jour et je ne réussis pas à identifier d'après le rythme la raison de la volée. La messe, c'est le dimanche matin à 10 heures un dimanche sur deux; un mariage? un baptême? le glas. Je reconnais le glas, pas le reste. Donc elles sonnent et j'aime les entendre. Il me semble que celles de l'église grecque (ce village a été peuplé au XVIII<sup>e</sup> siècle, je crois, d'une colonie grecque descendue de la colline quand les conflits avec les Corses se sont apaisés) ne sonnent pas. Le son vient plutôt de l'église blanche, la latine qui lui fait face. Si je le pouvais, je t'écrirais des bancs de l'une des églises qui ouvrent chacune sur une terrasse terreuse plantée de micocouliers, et chaque terrasse surplombe des jardins privés, jardins potagers avec grenadiers, figuiers et roseaux qui descendent vers le cimetière marin et le port.

Mais voilà. C'est dans un café que je t'écris. Pas de la maison. Elle est grande et vide, je n'y ai pas de coin à écrire et elle est pleine d'enfants. Et ce café, je ne l'aime pas. Non qu'il soit laid, il est plutôt inhospitalier. Tenu par des Corses qui haïssent les touristes



dont ils vivent largement, et les Français en particulier, qu'ils appellent les *Pinsouts*. C'est le seul lieu où j'ai dans la langue corse qui ressemble à l'italien mêlé de français et qu'ils articulent dans la haine.

C'est une position bizarre de se trouver dans un village de la Méditerranée, cerné entre la mer et les collines dans des odeurs de maquis, de retrouver, presque, ce que depuis tant d'années j'ai renoncé à aller chercher sur les lieux de l'enfance; et malgré cette géographie favorable, de me sentir à ce point à l'étranger, dans un pays étranger et xénophobe, et d'être mal parce qu'on y fait sentir que les Français et les Arabes ne sont pas chez eux... Je le sais, que je ne suis pas chez moi. Moins, bien sûr, qu'à Paris. Métisse. Je me dis, Paris: Paris existe et heureusement. Je ne vivrais jamais ici, l'exil dans ce pays me ratatinerait. Tu me demandes de parler de Paris, de la France. Aujourd'hui je sais que je ne vivrais pas ailleurs qu'à Paris. Je le sais définitivement, et je t'ai déjà dit à quel point j'ai du mal à quitter cette ville. Je le fais sous la contrainte, et pourtant je ne peux même pas dire: «J'aime Paris.» Je ne suis pas sûre d'aimer Paris. C'est une ville que je connais mal et que je n'ai jamais cherché à connaître ni à découvrir. Difficile de dire pourquoi. Je savais, petite, que la France, le pays de ma mère, était aussi le mien, et nous allions tous les deux ou trois ans — c'était un long voyage taxi-train-bateau-train-taxi — dans un petit village français chez le père de ma mère, en Dordogne au bord de la Dronne. On restait là sans bouger beaucoup, et je n'ai pas vu de grande ville de France pendant toutes ces années, jusqu'au moment où les hasards de la passion m'ont conduite loin d'Algérie, loin de France, avec arrêt provisoire dans une ville et peut-être Paris, mais ça ne m'intéressait pas que ce soit Paris. Quand je suis venue vivre en France, à Aix-en-Provence avant Paris, j'allais à Paris mais je ne regardais rien, je ne

visitais rien. Paris était n'importe quelle ville mais surtout la ville où je retrouvais quelqu'un que j'aimais. La ville, le pays, la géographie importaient si peu. Longtemps, Paris comme PARIS n'a pas compté. Je savais bien, comme toi du Canada, que Paris était la ville où presque tout se passait, la ville CAPITALE de la France... Mais je ne pensais pas y vivre. Chez moi, personne ne parlait de Paris. Ni ma mère, ni mon père. La mythologie PARIS n'existait pas dans la parole familiale. La mythologie FRANCE, oui. Quand je suis venue y vivre, c'était Paris, la ville où je resterais, moi qui étais née dans un village des hauts plateaux algériens, Aflou, dans l'école de mes parents. Ce hasard me surprend encore. Je ne suis jamais restée à Paris en tournant. Je suis d'une ignorance scandaleuse sur tout ce qui fait de Paris, Paris. Son histoire, ses histoires, ses quartiers, ses monuments... Je ne sais rien. Je ne connais rien. Je n'ai jamais fait le moindre effort. J'ai eu tellement froid que je n'ai pas vu Paris. Je marche pourtant dans cette ville, mais presque toujours la tête dans les épaules ou les yeux au sol... Il fait trop froid. Mais je regarde. Je regarde ce qui se passe. Pas les lieux — encore qu'un peu plus maintenant —, les personnes. Je peux trainer pendant des heures en vagabonde, comme si j'étais absolument oisive. C'est aussi ce que j'aime dans le métro: m'arrêter, regarder, écouter. Ce que je ne fais pas ici à Cargèse, où je suis en somme en visite. Le café est vide. Les hommes parlaient de mon cahier intime que je remplissais avec sérieux, et ils sont partis. C'est calme. Je peux poursuivre mais il est tard. Les enfants bouchent l'entrée du café. Ils viennent chercher celle qui les nourrit. Je ferme le cahier. J'y vais. Je te parlerai de la Dordogne, à toi, Berrichonne d'adoption et à qui ces sonorités conviennent si peu.

Cargèse, le 29 juillet 1983

Impossible de poursuivre pendant tous ces jours. Même pas dans ma tête. C'est vraiment la VACANCE, ça me pèse au bout d'une semaine. Voici la fin de la troisième semaine. Je reviens à Paris où je peux avoir l'impression d'être moins vide, moins végétale. Quand je pense que des personnes bien intentionnées continuent à se demander, d'un air docte et très gravement, pour quelle raison les femmes ont si peu créé alors que les hommes... Elles l'apprendront à leurs dépens ou aux dépens de leurs descendants mâles... Pourvu que les femmes consentent à ne pas se laisser enfermer dans les maisons et les enfants sans forcément se mutiler dans le renoncement malheureux à la maison, aux enfants, à leur corps maternel féminin.

Tenir l'équilibre, négocier tout le temps, être vigilante pour ne rien perdre de soi, des autres qu'on a faits, de l'autre, du lien quotidien domestique, des gestes... Parfois on se dit qu'on va rester couchée, qu'on ne va plus se lever, que le devoir maternel, familial ne sera plus devoir, que la morale du partage, du service..., qu'on brade tout ça. On se le dit, on ne le fait pas, on en souffre si rien n'existe à côté, une zone secrète, autonome, où on ne soit pas en exil de soi-même. Parce que j'aimerais qu'on parle aussi de ces autres exils où nous sommes, tant que dure l'histoire des femmes.

Tu vois, encore une fois, je dévie. Je voulais parler de la Dordogne, puis j'avais pensé en commençant la deuxième lettre m'attarder sur les Corses, et voilà que je m'engage sur nos exils féminins. Je reviens aux Corses, malgré tout, puisque je suis encore à Cargèse et seule devant mon cahier sur lequel j'ai sauté dès que la maison s'est vidée et que la petite table ronde de l'immense pièce vide s'est libérée. La table est au milieu, toute seule, et je suis étonnée d'écrire dans de telles conditions, avec tant d'espace autour, tout

autour, c'est peut-être parce que je t'écris en urgence et que, comme dans les situations de crise, tout est possible. C'est peut-être aussi l'anonymat de la pièce, sa neutralité qui m'aident ce matin. Donc, les Corses de Cargèse ne sont pas tout à fait des Corses, puisque pour la plupart descendants de Grecs et d'Italiens, et de plus, ils habitent le littoral. Or, tout le monde dit que le CORSE est un montagnard, et c'est vrai que la mer quittée, c'est aussitôt la montagne avec les Corses authentiques, de souche, pas mélangés, les purs qui n'ont jamais fait un pas hors du village natal. Combien en reste-t-il? Ceux-là peuvent à raison se dire corses; les autres... Ils sont le produit de mélanges déjà anciens, avec — outre les Grecs et les Italiens — les Sardes et les Français... Les Arabes, ils sont trente mille dans un pays de deux cent à deux cent cinquante mille habitants; s'ils font souche ici, c'est entre eux. Ce qui m'inquiète donc, c'est cette xénophobie des Corses qui n'en sont pas. Quelle est la règle? Une mère corse, comme pour les Juifs? Un nom corse mâtiné presque toujours d'italien, transmis par le père même s'il a épousé une Marseillaise ou une Alsacienne?... Ce qui m'inquiète encore plus dans cette histoire, c'est ma résistance à reconnaître chez les Corses de la corsité... Un autre qui ne m'intéresse pas... Serait-ce que je me suis à ce point assimilée? Serait-ce que si on se sent en situation d'exclue, ce rejet soudain et inattendu aveugle sur l'autre, empêche de le connaître, de le reconnaître? Heureusement, je peux justifier mon attitude par le racisme que des Corses, de Bastia à Ajaccio, ont exercé contre des Arabes, allant jusqu'au meurtre, ces dernières années. C'est ainsi que je me rassure sur des réactions qui ne me paraissent pas tout à fait orthodoxes...

Et toi à Urbino? Etre en Italie pour un travail, dans un projet intellectuel, même s'il n'intègre pas nécessairement des Italiens, il me semble que c'est une manière séduisante d'être ailleurs sans malaise. Et



puis, l'italien est une langue si émouvante qu'à l'entendre c'est comme si on était de ce pays où elle se parle, comme dans le pays natal, la langue natale. Je me sens, à en parler, prise d'un désir immodéré d'aller en Italie pour la peinture, les portraits, les paysages... et pour la langue. Pour les Italiens? Les Italiennes plutôt. J'ai toujours regretté de n'être pas allée là-bas chez les femmes du mouvement ces six dernières années. Je crois qu'elles m'auraient plus séduite que les Françaises. Elles auraient dit tout ce que j'ai pu dire ou entendre dire, mais en italien!... Des femmes proches qui parlent une langue qu'on aime, exotique quand on pense en français. On comprend un peu, pas tout à fait, on est sereine et réceptive, on n'a pas à dire si on est ou non d'accord, pas de tension ni d'agressivité, on est là, on entend, c'est comme une musique quand on n'est pas musicien, on l'écoute sans souffrir des imperfections. J'irai en Italie avant l'Algérie, le Moyen-Orient jusqu'à Jérusalem, et la Chine... Les U.S.A. aussi, quand même.

Je me suis égarée, une fois de plus. Ferdinand m'interrompt pour que je parfume sa laine (il suce son pouce avec un carré de laine en mohair... Léa n'a pas encore de fétiche sale et incongru?) avec de l'huile odorante du Pacifique. C'est pour lui donner du goût... Il sait qu'il a eu sept ans le 14 juillet et que sa laine, il se l'autorise jusqu'à l'école. Pas après... c'est ce qu'il dit.

Tu es dans le Berry? J'irai avant la Chine pour la maison de George Sand.

Je t'embrasse,

LEÏLA.

P.-S. Sais-tu quel est l'emblème de la Corse? C'est une tête de Maure aux traits et au teint mauresques... C'est comique de voir toutes les poitrines mâles, grasses ou maigres, arborer à de lourdes chaînes en or la tête de Maure en or, à l'intérieur du triangle

corse en or... Ils ont en commun avec les Arabes d'aimer l'or... Pour le reste?

Je m'aperçois à l'instant que la Corse dessinée sur carte a la forme d'une demi-feuille de vigne: voilà, avec la mer, les oliviers, les figuiers et la tête mauresque emblématique, ce qui me plaît dans ce pays... Pourquoi j'y viens? Parce que je ne vais pas encore là où je voudrais aller.